

Les deux complices hâtèrent le pas et arrivèrent en face d'un restaurant situé au bord de l'eau et ombragé par des tilleuls, restaurant très fréquenté pendant la belle saison par les canotiers, les promeneurs du dimanche et les noces du petit commerce.

La nuit tombait.

Le gaz était allumé dans l'établissement.

Lartigues s'approcha d'une fenêtre, appuya son front sur le vitrage et, à travers l'entre-bâillement des rideaux, jeta un coup d'œil dans l'intérieur.

## XVI

— Eh bien ? demanda Verdier qui avait vu son associé faire un geste de satisfaction.

— Il est là... répondit Lartigues.

— Entre donc, qu'il te voie et qu'il sorte. Nous n'avons pas de temps à perdre...

Lartigues entr'ouvrit la porte donnant accès dans la salle de billard.

L'homme qui était au rendez-vous, entendant cette porte s'ouvrir, tourna la tête et regarda.

Le nouveau venu lui fit un signe.

Aussitôt l'homme se leva, alla payer au comptoir sa consommation et rejoignit les deux complices.

Après l'échange d'une poignée de main, il entama avec Lartigues une conversation en langue russe.

— Quel est ton compagnon ? demanda-t-il en désignant Verdier.

— Un ami sûr qui connaît tous mes secrets...

— Donc on peut se fier à lui ?

— Absolument...

— Sait-il le russe ?

— Non...

— Parlons français, alors, puisqu'il est inutile de lui cacher quelque chose...

Lartigues présenta Verdier au Russe, qui se nommait Nicolas Gol.

— Nous sommes trop près de la maison, dit-il ensuite, on va chercher notre piste... Prendre le chemin de fer serait imprudent... Nous retournerons par eau à Paris... Venez avec moi, je connais les environs...

— Est-ce que vous êtes poursuivis... demanda Nicolas Gol.

— Oui. Un fâcheux hasard nous a fait rencontrer notre plus dangereuse ennemie... une femme que vous connaissez de longue date...

— Qui donc ?

— Aimée Joubert...

— C'est en effet une redoutable adversaire... Mais elle est dépitée ?

— Pour le moment, oui, nous l'espérons bien.

Tout en causant, on était arrivé sur le bord de la Marne.

Une trentaine d'embarcations, canaux et bateaux plats, appartenant les uns à des particuliers, les autres au restaurateur qui les mettait à la disposition de sa clientèle, étaient amarrés à la berge.

Près de cet embarcadère en miniature se trouvait un petit pavillon dont on ouvrait la porte en appuyant sur une tête de clou.

Lartigues connaissait le secret peu compliqué de cette fermeture.

Il entra dans le pavillon, y prit une paire de rames, revint à Verdier et au Russe et leur dit en désignant un grand bateau qu'une simple corde retenait à un pieu.

— Embarquez là dedans... Nous allons faire un bout de promenade et causer tranquillement.

— Savez-vous ramer ? demanda Nicolas Gol.

— Ne vous inquiétez de rien... Je sais ramer et je connais la Marne de ces côtés-ci comme le premier pêcheur ou le premier canotier venu...

On prit place dans le bateau, qui, poussé vigoureusement, gagna le large.

Maintenant, dit Lartigues, il ne s'agit plus que de maintenir dans le chenal l'avant de l'embarcation... Causons donc à voix basse.

Et, joignant l'action à la parole, il laissa filer à la dérive le bateau sur la Marne que couvraient les ombres de la nuit.

A peine si à droite et à gauche on entrevoyait les berges.

Alors s'engagea la colloque suivant :

— Quand le comte Romanzoff a-t-il reçu ma lettre ? demanda Lartigues.

— Il y a quinze jours, répondit Nicolas Gol, et vous voyez qu'il n'a pas perdu de temps pour m'envoyer près de vous... Ainsi le comte Yvan Kourawieff est à Paris ?

— Depuis le mois de décembre dernier, sous le nom d'Yvan Smoïloff... Je ne sais cela que depuis un mois et j'en ai avisé aussitôt Boris Romanzoff.

— Et le but d'Yvan Kourawieff en venant à Paris, est bien celui que vous avez signalé au comte mon maître ?

— Oui... Une circonstance impossible à prévoir l'ayant mis sur ma piste, il a suivi cette piste depuis Saint Pétersbourg... Son idée fixe est de me rejoindre et de m'arracher par la violence, ou d'obtenir de moi à prix d'or, la preuve de la participation de Boris Romanzoff au meurtre de la comtesse Kourawieff.

— Vous êtes certain de cela ?

— Oui.

— Silence, fit tout à coup Verdier. J'entends un bruit de rames... Il doit y avoir un bateau qui remonte...

— Eh bien ! répliqua Lartigues. Cachez-vous... Un homme seul ne paraît pas suspect...

Verdier et le Russe s'effalèrent aussitôt sur le plancher de la barque. Lartigues se mit à ramer tout en chantonnant un air d'opérette.

Verdier ne s'était pas trompé.

Un bateau remontait la Marne sous l'effort de deux bras vigoureux.

Ce bateau apparaissait vague et confus dans les ténèbres, comme une tache plus noire sur un fond noir, mais, à mesure que diminuait la distance, il devenait plus distinct.

Bientôt Lartigues aperçut au milieu de l'embarcation la silhouette d'un homme de haute taille, coiffé d'un chapeau galonné d'argent dont la forme bien connue lui donna le frisson.

— Un gendarme, murmura-t-il en sentant les gouttes d'une sueur froide mouiller ses tempes.

Les deux bateaux allaient se trouver bord à bord en se croisant.

D'un coup d'aviron Lartigues envoya le sien à une distance de deux à trois mètres.

Le gendarme, dont la silhouette se dessinait comme une grande ombre chinoise, s'écria :

— Oh ! oh ! on navigue tard, par ici !

— Oui, mon brigadier, répondit Lartigues, d'une voix qu'il tâcha de rendre assurée, je vais remiser près de l'écluse et ne me presse pas...

Flatté de s'entendre appeler *brigadier*, le simple gendarme reprit en riant :

— Vous n'allez point pêcher de nuit, surtout ?

— Aucun danger... Faudrait avoir le diable au corps pour taquiner le goujon par une nuit si noire. On ne distingue pas sa main droite de sa main gauche.

— Bon ! il y a des particuliers qui ne se gênent guère pour jeter l'épervier...

— Grand bien leur fasse ! Je n'en suis pas...

— Bonsoir, mon brave...

— Bonsoir, brigadier...

Les deux barques filèrent dans deux directions opposées et se perdirent de vue au milieu des ténèbres.

— Nous en sommes quittes pour la peur... pensa Lartigues. C'est une ronde pour la pêche nocturne... Du moment que les gendarmes sont à ce service, c'est qu'on ne les met point à nos trousses...

Verdier et le Russe se relevèrent.

— Ne crains-tu pas qu'on s'aperçoive de la disparition du bateau ?... demanda Verdier.

— Si on s'en aperçoit ce soir, on ne se mettra à sa recherche que demain matin... D'ailleurs, le nœud était peu solide... On pourra supposer que ce nœud s'est défait et que l'embarcation est partie au fil de l'eau... Du reste, lorsque nous aurons dépassé le moulin de Gravelle, nous aborderons au coin du petit bras du canal. Nous pourrions causer, cachés dans les joncs, et nous gagnerons Charonton de notre pied lé-

ger en prenant du côté du petit Charentonneau, par où nous sommes venus ce matin.

Emporté par le courant, le bateau filait.

Bientôt le moulin de Gravelle fut dépassé.

Lartigues, en canotier habile, se tira sans encombre des roches où le canot de Mme Rosier s'était englouti dans le remous, puis gagna le petit bras de Marne dont il avait parlé, petit bras couvert de joncs et de plantes aquatiques et dont l'entrée, très étroite, s'ouvre entre deux hautes berges.

— Arrêtons-nous ici... dit l'adroit rameur, on ne nous y dérangera pas... On évite le canal pendant la nuit...

Le temps était calme. La lune, émergeant à l'horizon, quoique voilée d'instant en instant par les nuages, rendait les ténèbres moins compactes.

Au moment où Lartigues attachait l'amarre au tronc d'un arbuste poussant à demi dans l'eau au bas de la berge escarpée, un frôlement d'herbes et de branchages se fit entendre au sommet de cette berge, mais si léger qu'aucun des trois hommes ne l'entendit.

Un corps se glissa en rampant comme un serpent sur le gazon couronnant la berge.

Deux mains écartèrent lentement, avec des précautions infinies, les feuillages naissants des arbustes.

Une tête se pencha vers le canal et deux yeux étranges, deux yeux de chat, brillèrent dans l'obscurité.

Si Lartigues par hasard avait levé la tête, il aurait certainement poussé un cri d'épouvante en voyant ces prunelles phosphorescentes qui, nos lecteurs n'ont aucune peine à le deviner, appartenaient à Aimée Joubert, dont ils connaissent le surnom d'*Œil-de-Chat*.

Mme Rosier venait de sortir de son évanouissement, brisée, transie ; mais, entendant un bruit, ses instincts de policière l'avaient poussée à prêter l'oreille et à s'oublier elle-même pour se préoccuper de ce qui pouvait se passer près d'elle.

Elle avait vu venir la barque conduite par Lartigues.

Un pressentiment l'avertit qu'elle allait se trouver en présence des gens qui, jusqu'à ce jour et jusqu'à cette heure, s'étaient dérobés au moment où elle croyait poser la main sur eux...

## XVII

Quand le bateau s'arrêta juste au-dessous d'elle, Aimée Joubert eut peine à retenir un cri prêt à s'échapper de ses lèvres tremblantes.

Un pâle rayon de lune glissant entre deux nuages lui permettait de reconnaître les deux hommes que Galoubet supposait devoir être Pierre Lartigues et le faux abbé.

Elle retint son souffle, et se penchant le plus possible, soutenue sur les coudes, elle écouta.

— Hâtons-nous, dit Nicolas Gol. Mon intention est de partir demain matin, par le premier train ; j'ai donc peu de temps à moi.

— Je vous écoute, répondit Lartigues.

En entendant ces mots, Mme Rosier sentit son sang se glacer dans ses veines.

Le doute n'était plus possible.

Elle venait de reconnaître la voix !

— D'abord et avant tout, reprit l'envoyé russe, le comte Boris vous fait demander si vous êtes prêt à le servir encore comme deux fois vous l'avez servi ?

— Je suis prêt, et ma sincérité ne peut lui paraître douteuse, car nos intérêts sont les mêmes...

— Vous jurez de ne révéler jamais au comte Yvan Kourawieff le secret de la mort de sa mère ?

— Je le jure ! D'ailleurs pour tout le monde, aussi bien que pour les juges qui me condamnaient à mort par contumace, j'étais le seul coupable.

— Il faudra quitter Paris sous trois jours.

— Cela, c'est impossible.

— Pourquoi ?

— J'ai ici des affaires importantes que je ne puis abandonner...